# CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra Bastille, 17 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly. Eleonora Buratto, Aude Extrémo, Stefan Pop, Christopher Maltman… Robert Wilson/ Speranza Scappucci.

**Pour célébrer le centenaire de la mort de Puccini, l'Opéra national de Paris ressuscite la belle mise en scène de « *Madame Butterfly* » de Bob Wilson. Elle plonge la musique voluptueuse de Puccini dans l'univers japonais et minimaliste du théâtre nô. L'association des deux était inattendue : c'est le cas Puccinô !**

## « Butterfly » selon Wilson : le cas Puccinô !



Il ne faut pas croire que l’art de la mise en scène nécessite des installations extravagantes, des décors inouïs, des effets spéciaux d’un autre monde. Avec un seul écran blanc, Bob Wilson peut vous monter une « *Madame Butterfly* ». Imprégné de théâtre japonais, il vous fait défiler des personnages à petits pas serrés, il en fait passer d’autres en ombres chinoises, il fige ses chanteurs dans des attitudes de poupées de porcelaine, et voilà le résultat! Parfois l’écran ne reste pas blanc, se farde de couleurs pastel, s’ensanglante de rouge violent ou s’assombrit de bleu nuit. Mais le résultat est le même, d’un exquis raffinement. On le sait, cette mise en scène plusieurs fois reprise depuis 1993 a ses détracteurs. Préfèrent-ils les extravagances qu’on a vues ici ou là ces dernières années, ou certaines « japoniaiseries » qui nous ont été infligées dans le passé ? Tout, ici, est d’un parfait esthétisme, dégage une atmosphère de sérénité propice à l’épanouissement de la musique et du chant.Pendant l’interlude

orchestral du deuxième acte, Bob Wilson attribue à l'enfant de Butterfly un rôle mimé et dansé. La scène est d'une totale poésie.

En revanche, une qui manque de poésie c'est la cheffe d'orchestre **Speranza Scappucci.** Contrairement aux personnages qui, sur scène, avancent à petits pas de geishas, elle fait marcher l'orchestre à grandes enjambées sans finesse. On pourrait faire beaucoup plus subtil avec un tel orchestre ! Le choeur, lui, est magnifique. La beauté du passage chanté à bouche fermée dans le deuxième acte a suscité les bravos de la salle.

Une qui a été également ovationnée c'est l'Italienne **Eleonora Buratto**. C'était mérité. Elle est la triomphatrice de la soirée, avec ses beaux aigus, la rondeur de sa voix, son timbre satiné. Nous avons, certes, entendu de meilleures Cio Cio San, mais elle s'impose ici en reine dans la mise en scène de Bob Wilson. Dans ce spectacle, elle se trouve entre Bob et Pop. Car Pop est le nom du ténor, interprète de Pinkerton : **Stefan Pop**. Il a une voix puissante qu'il émet parfois avec une certaine dureté. Son impitoyable personnage exige peut-être cela. Belle tenue, à ses côtés, de la mezzo **Aude Extrémo** en Suzuki ainsi que du baryton **Christopher Maltman** dans le rôle du consul. **Carlo Bosi** (Goro), **Andres Cascante** (Yamadori), **Vartan Gabrielian** (le bonze) et enfin l'Ukrainienne **Sofia Anisimova** (Kate) complètent cette distribution de qualité.

Et c'est ainsi qu'à la Bastille se pérennise la « *Butterfly* » façon Wilson.

---

**CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra Bastille, 17 septembre 2024. PUCCINI : Madama Butterfly.** Eleonora Buratto, Aude Extrémo, Stefan Pop, Christopher Maltman… Robert Wilson/ Speranza Scappucci.

# DVD, Blu ray. TURANDOT : Wilson / Luisotti (BelAir classiques)




**DVD, Blu ray, critique. TURANDOT : Wilson / Luisotti (BelAir classiques)**. Gestuelle statique et frontale, pas mesurés et saccadés, lumière diffuse (lunaire pour le premier acte) : l'imaginaire visuel et cette apologie de mouvements épurés à l'économie, défendus depuis des lustres (souvent de façon systématique) par **Bob Wilson** fonctionnent indiscutablement ici : l'univers d'une Chine terrorisée par la princesse sanguinaire, où la foule malmenée par les guerriers impériaux s'ébranle au diapason de la meule qui aiguise la lame du bourreau… tout est magnifiquement dit dès le premier tableau : les êtres sont réduits à des mouvements d'automates, précisément muselés par un régime tyrannique.
Dans ce tableau létal et glaçant, morbide totalement déshumanisé, les 3 ministres des rites agissent comme des bouffons qui détendent singulièrement la tension ambiante : les 3 masques réalisent l'incursion de la commedia dell'arte dans cette barbarie collective où flotte comme une ombre la figure tutélaire de Turandot princesse hallucinante qui peut n'avoir jamais existé ! Ils tentent de déchirer la possession qui s'est saisie du cœur du prince Calaf après avoir vu la princesse inaccessible. Ainsi l'univers du conte de Goldoni,

est il visuellement bien restitué, subtile équation entre exotisme, cruauté, onirisme.

Côté voix, qu'avons-nous ? Le prince Calaf, un rien sage mais de plus en plus crédible au fur et à mesure de l'action (**Gregory Kunde**) ; Liu, son amoureuse éconduite, vocalement assurée (beaux aigus filés finaux de **Yolanda Auyanet**) ; le tableau qui ouvre le II, assure idéalement les lamentations nostalgiques des 3 ministres usés (Ping, Pang, Pong) fatigués par l'application des rites imposés par l'impossible princesse vengeresse. Les 3 chanteurs composent un trio passionnant, belle et unique incursion de l'humain (avant le duo amoureux final) dans une fresque mécanique animée par des figurines statiques. **Irene Theorin** a longtemps chanté le rôle-titre, hélas ici dans une forme réduite ; souvent sans graves et aux lignes et phrases courtes. Le chant est tendu, sans guère de vertiges : pourtant Puccini a su exprimé la solitude d'une jeune femme qui venge sincèrement le viol de son ancêtre Lo U Ling et qui s'en pétrifiée en une asexualité monstrueuse. Puis, la même âme frigide s'ouvre enfin à l'amour, incarné par Calaf, le prince messianique qui délivre tous et toutes du poids des contraintes.

On regrette souvent la direction dure et parfois grandiloquente du chef **Luisotti** qui n'éclaire pas suffisamment ce colorisme génial d'un Puccini souvent ivre de timbres impressionnistes. Globalement malgré les quelques réserves émises, **cette production reste un très bon spectacle**.

---

**+ d'infos** sur le site de l'éditeur **BelAir classiques**: https://belairclassiques.com/

Page **TURANDOT / Wilson / Luisotti** – Teatro Real Madrid, 2018
https://belairclassiques.com/film/puccini-turandot-bob-wilson-nicola-luisotti-gregory-kunde-irene-theorin-teatro-real-madrid-dvd-blu-ray

**Extrait vidéo :**

---

# COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Opéra Bastille, 14 sept 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Ana Maria Martinez, Marie-Nicole Lemieux, Giorgio Berrugi… Orchestre de l'opéra. Giacomo Sagripanti, direction. Robert Wilson, mise en scène.



**COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Opéra Bastille, 14 sept 2019. PUCCINI : Madame Butterfly. Ana Maria Martinez, Marie-Nicole Lemieux, Giorgio Berrugi… Orchestre de l'opéra. Giacomo Sagripanti, direction. Robert Wilson, mise en scène.** Retour de la mise en scène mythique de Madame Butterfly (1993) de Robert Wilson à l'Opéra National de Paris ! La direction musicale de l'archicélèbre opus de Puccini est assuré par le chef Giacomo Sagripanti. Une reprise qui n'est pas sans défaut dans l'exécution mais toujours bienvenue et heureuse grâce à la qualité remarquable de la production.

Madame Butterfly est l'opéra préféré de Puccini, « le plus sincère et le plus évocateur que j'ai jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l'observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s'est plongé dans l'étude de la musique, de la culture et des rites japonais, allant jusqu'à la rencontre de l'actrice Sada Jacco qui lui a permis de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises ! Si l'histoire d'après le roman de Pierre Lotti « Madame Chrysanthème » fait désormais partie de la culture générale et populaire, de propositions scéniques comme celle de Robert Wilson ont la qualité d'immortaliser davantage et l'oeuvre, et l'expérience esthétique et artistique que sa contemplation représente.

# Madame Butterfly de Wilson, minimalisme tu me tiens !

L'opus, un sommet lyrique en ce qui concerne l'expression et le mélodrame, très flatteur pour les gosiers de ses interprètes sur scène, pose souvent de problème dans la mise

en scène. L'histoire de la geisha répudiée après mariage et idylle avec un jeune lieutenant de l'armée américaine est d'un côté très contraignante au niveau dramaturgique, et très excessive au niveau du pathos et de l'affect.
Une œuvre aussi exubérante dans le chant et aussi tragique dans sa trame, se voit magistralement mise en honneur par une mise en scène minimaliste et immobile comme celle que nous avons le bonheur de redécouvrir en cette fin d'été. Ici, **Bob Wilson**, avec ses costumes et ses incroyables lumières (collaboration avec **Heinrich Brunke** pour les dernières), se montre maître de l'art dans le sens où l'utilisation de l'artifice, épuré, est au service de l'histoire. Rien n'y est ajouté, rien n'y est jamais explicité… De la froideur gestuelle apparente des personnages sort une intensité maîtrisée, qui captive et qui hante bien au-delà des deux heures de représentation.

Un travail si particulier doit être un défi supplémentaire pour les chanteurs, qui doivent se maîtriser et physiquement et psychologiquement, tout en chantant un petit éventail d'émotions souvent excessives ou exacerbées. En l'occurrence nous sommes mitigés par rapport à l'exécution. Le ténor italien **Giorgio Berrugi** faisant ses débuts à l'Opéra de Paris dans le rôle du lieutenant F.B Pinkerton, a un chant délicieux : sa voix est très seine et le timbre est beau. Le duo d'amour qui clôt l'acte 1 « Bimba, bimba… dalli occhi pieni di malia… vogliatemi bene » est un véritable sommet d'expression musicale pour lui et pour la soprano, il le chante avec vaillance et sentiment. S'il est légèrement plus audible qu'**Ana Maria Martinez** en Butterfly pendant ce duo, nous avons trouvé son interprétation bouleversante d'humanité. Son air de l'acte II : « Un bel di vedremo » a été d'une grande intensité théâtrale, mais nous constatons en cette première quelques problèmes d'équilibre entre la fosse et la scène, et elle s'y trouve pénalisée.
Les nombreux rôles secondaires paraissent parfois également affectés par cette question, plusieurs de leurs performances

se distinguent cependant : **Laurent Naouri** impeccable et implacable en Sharpless, **Marie-Nicole Lemieux** à la présence remarquable en Suzuki, ou encore le Goro plus-que-parfait de **Rodolphe Briand** ! Les chœurs dirigés par **Alessandro di Stefano**, sont tout à fait dans la même situation, et nous félicitons ses efforts.

La direction de **Giacomo Sagripanti** pourrait être à l'origine du déséquilibre notoire et regrettable pour une si magnifique production. Il s'agît d'une impression que nous avons surtout au premier acte. S'il existe une certaine volonté du chef d'apporter une lecture plus cristalline qu'émotive, bienvenue, l'orchestre réussi à vibrer plus équitablement au troisième acte.

Reprise mythique à l'Opéra National de Paris à découvrir et redécouvrir encore à l'Opéra Bastille **les 9, 12, 19, 26, 29 et 30 octobre ainsi que les 1, 2, 5, 6, 8, 9 et 13 novembre 2019 avec deux distributions.**

---

# Paris, Palais Garnier : L'Incoronazione di Poppea par Bob Wilson



**Paris, Palais Garnier. Monteverdi : Le couronnement de Poppée. Bob Wilson, 7>30 juin 2014.** Dans le prologue, ni Fortune ni Vertu ne peuvent infléchir le pouvoir de l'Amour… Comme à la même époque le peintre Poussin nous rappelle qu'**Amor vincit omnia (l'Amour vainc tout)**, Monteverdi et son librettiste Busenello, fin érudit vénitien, soulignent combien le désir et la puissance érotique submergent toute réflexion politique et philosophique. L'aveuglement des cœurs soumis est total et Eros peut étendre son empire… Les deux concepteurs de l'opéra *l'Incoronazione di Poppea (Le couronnement de Poppée)* brossent même le portrait de deux adolescents rongés et dévorés par leur passion insatiable… Néron, esprit fantasque et possédé par le sexe n'a que faire face à l'adorable Poppée, des préceptes de Sénèque, comme de son épouse en titre Octavie… La partition est musicalement un chef d'oeuvre d'efficacité dramatique, de poésie sensuelle, de cynisme délétère, de désenchantement progressif… c'est l'aboutissement de l'écriture de plus en plus dramatique des madrigaux, et aussi l'illustration éloquente des nouvelles fonctions de Monteverdi à Venise, comme maestro di capella à San Marco. Honoré et estimé par la Cité des Doges, celui qui avait tant souffert à Mantoue à l'époque où il composait Orfeo (1607), peut désormais inventer 25 années plus tard, l'opéra baroque moderne, celui propre à Venise au début des années 1640.



Minimaliste autant que plasticien critique, le metteur en scène **Robert Wilson** s'intéresse à « Poppée », un nouveau chapitre de son histoire avec l'Opéra de Paris. Lumières irréelles, espace temps suspendu, profils ralentis et gestes à l'économie, après Pelléas et Mélisande, ou La Femmes sans ombre parmi ses plus belles réussites visuelles et sténographiques à l'Opéra national de Paris, Bob Wilson offre une nouvelle production au public parisien. Son sens de l'épure et de l'atemporalité fonctionnera-t-il bien avec l'hyper sensualité et le réalisme cynique du duo Monteverdi/Busenello ? A voir au Palais Garnier à Paris, du 7 au 30 juin 2014 (11 représentations).

Monteverdi : L'Incoronazione di Poppea. Avec Karine Deshayes (Poppée), Jeremy Ovenden (Nerone), Monica Bacelli (Ottavia)… Il Concerto Italiano. Rinaldo Alessandrini, direction.

**Diffusion  sur France Musique, le 14 juin 2014, 19h.**